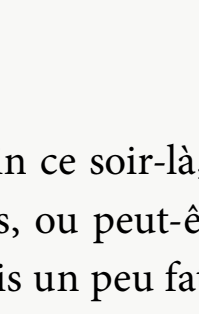
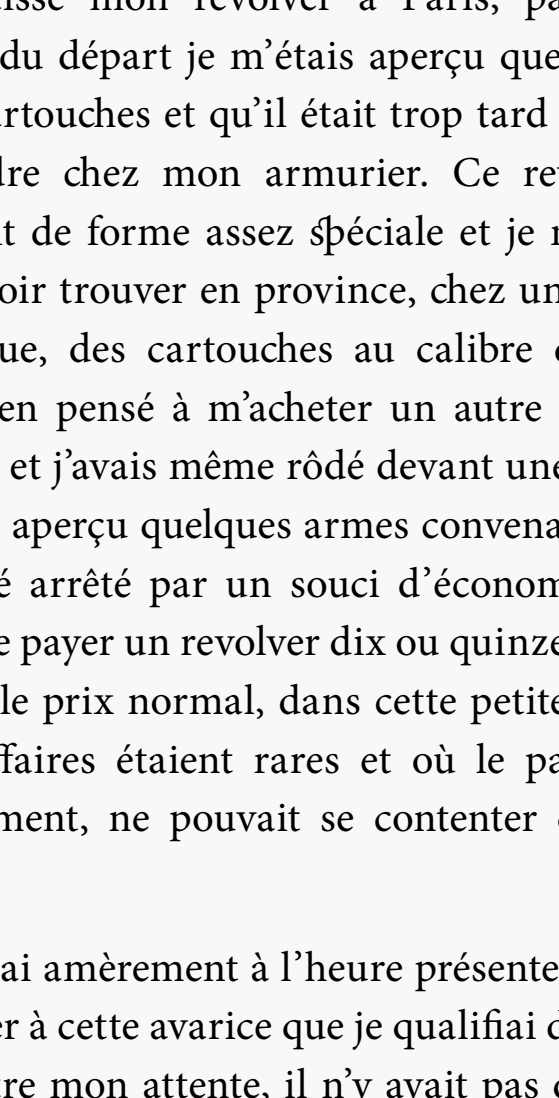


# Le Compagnon de voyage



Intérieur de la gare de Valence (France).



Tristan Bernard (1866-1947).

J'AVAIS PRIS le train ce soir-là, à la gare d'Avignon pour rentrer à Paris, ou peut-être pour m'arrêter à Lyon, si je me sentais un peu fatigué.

J'avais beaucoup voyagé les jours précédents. J'étais un peu énervé par le récit du crime de Grenoble, que j'avais lu précisément ce jour-là dans un journal du matin.

Un banquier de Lyon avait été assassiné entre Grenoble et la Tour-du-Pin, deux jours auparavant, et on l'avait trouvé dans son compartiment, la tête entourée, à la hauteur des oreilles, d'un mouchoir blanc sur lequel on avait dû verser du chloroforme.

J'avais laissé mon revolver à Paris, parce qu'au moment du départ je m'étais aperçu que je n'avais pas de cartouches et qu'il était trop tard pour aller en prendre chez mon armurier. Ce revolver, en effet, était de forme assez spéciale et je ne pensais pas pouvoir trouver des cartouches au calibre de l'arme. J'avais bien pensé à m'acheter un autre revolver à Avignon, et j'avais même rôdé devant une boutique où j'avais aperçu quelques armes convenables, mais j'avais été arrêté par un souci d'économie, par la crainte de payer un revolver dix ou quinze francs de plus que le prix normal, dans cette petite boutique où les affaires étaient rares et où le patron, très probablement, ne pouvait se contenter d'un petit bénéfice.

Je regrettai amèrement à l'heure présente de m'être laissé aller à cette avarice que je qualifiais de sordide. Car, contre mon attente, il n'y avait pas de wagon-couloir dans le train qui m'emmenait d'Avignon à Lyon : c'était un train express, parti derrière le rapide et destiné surtout à ramasser, aux stations d'une importance secondaire, les voyageurs de petit parcours.

Je m'étais installé dans le compartiment le plus rapproché de la machine. Il n'y avait personne dans les trois autres compartiments de ce wagon de premiers... J'aurais consenti à voir monter auprès de moi une famille nombreuse, parsemée de petits enfants criards ; les assassins, n'est-ce pas ? n'ont pas coutume d'emmener dans leurs déplacements des enfants en bas âge...

Les voyageurs isolés, même vieux et décorés, ne me satisfaisaient pas. Il y a des bandits qui parviennent à un âge assez avancé, après avoir échappé pendant une longue carrière au pourchas de la justice... Ceux-là ne sont pas hommes à hésiter, s'il s'agit d'inspirer confiance, à se parer illégalement d'un ruban de la légion d'honneur.

Ce que je craignais surtout, c'était de voir monter dans mon compartiment, à la dernière seconde un voyageur retardataire : je n'aurais pas le temps de déménager du train en marche... Vraiment, ce train n'en finissait pas de stationner dans cette gare d'Avignon !... Fallait-il me mettre à la portière pour empêcher quelqu'un de monter ? Ne risquais-je pas ainsi d'attirer quelque assassin en quête d'une victime ?

Enfin les murs de la gare glissèrent imperceptiblement le long des vitres : le train démarrait...

Je m'installai dans le coin que j'avais choisi. (Il se trouvait qu'il était tout près de la sonnette d'alarme.) Je commençai à lire quelques journaux.

Mais ce fait-divers obsédant du crime de Grenoble se voyait vraiment trop dans les colonnes. Quand je dépliais la feuille dans toute sa grandeur, mes yeux se refermaient, malgré moi, à cette troisième page... Si je refermais le journal, en essayant de m'absorber dans la lecture des échos de première page ou la chronique de tête, ce damné fait-divers semblait encore percer le papier ; je voyais ses paragraphes, son titre en caractère gras et surtout ce petit alinéa qui terminait l'article : « Bien qu'on n'ait que de légers indices pour retrouver le coupable, la police de Grenoble croit être sur sa trace ».

Si vraiment la police régionale le serrait de près, c'est qu'il était encore dans le pays, dans ce Dauphiné... Pourquoi ne s'en éloignait-il pas à toute allure, de l'autre côté de la mer, par exemple ? Alger, la ville heureuse, était séparée par une large Méditerranée de ce bassin du Rhône où je me trouvais. Alger, Tunis, ou Tripoli... À Tripoli, il se fût trouvé en sécurité.

Une voix secrète, faiblement rassurante, que je n'osais écouter, me disait que cet assassin devait fuir les lignes de chemin de fer où le personnel et les voyageurs, plus directement intéressés par cet événement tout récent, avaient lu sans doute avec attention et retenu tous les détails de l'affaire. Il devait bien s'être dit, s'il était un homme raisonnable, qu'il trouverait dans tous les compartiments des gens méfiants et solidement armés : tout le monde n'avait pas eu la bêtise de laisser chez soi son revolver...

Le seul témoin intéressant, un homme d'équipe de la Tour-du-Pin, avait vu un individu de forte taille quitter le wagon du crime. Il n'avait pas distingué son visage. Le voyageur paraissait, sous son pardessus au col relevé, un peu voûté ; il portait, rabattu sur les yeux, un chapeau mou aux larges bords. La justice n'avait, pour se guider, que ces indices peu caractéristiques : haute taille, dos voûté, grand chapeau mou.

...De l'autre côté du compartiment, la porte craqua et s'ouvrit. Un homme, brusquement, était entré. J'étais levé déjà, la main sur la sonnette d'alarme.

— Ne sonnez pas et n'ayez pas peur, me dit l'homme d'une voix haletante...

Il referma la porte et s'assit à l'autre bout du compartiment, sur la banquette d'en face. Ces compartiments ne sont pas très larges... J'avais lâché la sonnette, mais ma main restait dans les environs, appuyée au mur, comme pour une posture élégante dont j'eusse fait choix.

L'homme parlait, encore un peu essoufflé.

— J'étais dans un compartiment là-bas, à côté d'un vieillard malade qui empestait. C'était à n'y pas tenir. Je n'ai pas eu la patience d'attendre Lyon : je suis descendu sur le marchepied, j'ai longé le train, mais la plupart des portières, de ce côté-là, sont fermées à clef. Celle-ci est la première que j'ais pu ouvrir...

Il se tut. Son histoire, je n'y croyais pas, comme on dit, la tête dans le sac. Je me décidai cependant à quitter les environs de la sonnette, et à me rasseoir dans une posture qui n'avait rien d'abandonné. Mes jambes étaient contractées, mes muscles, comme ceux de l'indien chasseur de tigre, étaient aux aguets.

Cinq minutes se passèrent à mettre un peu d'ordre dans ma tête encombrée. Quelques idées se rangeaient : le fait qu'il m'avait empêché de tirer la sonnette indiquait bien qu'il n'avait pas dû en couper le fil avant d'entrer dans mon compartiment... Je ne savais d'ailleurs pas exactement comment il eût pu le faire ; j'ignorais même par quel moyen cette sonnette d'alarme transmet au chef du train les appels angoissés du voyageur : voilà de ces choses dont on ne s'informe pas quand on est tranquille et sur lesquels on regrette, au moment du départ, de ne pas s'être procuré une documentation suffisante.

Je n'osais pas regarder en face mon nouveau compagnon, mais je lui jetai à la dérobée deux ou trois coups d'œil, et chacun de ces deux ou trois coups de filet ramena une petite provision de renseignements assez graves... Il me sembla qu'il avait un chapeau mou à larges bords et le dos voûté...

Était-il de grande taille ? Je ne m'en rendais pas compte.

Certes, j'avais plus de loisir pour le dévisager que n'en avait eu l'homme d'équipe de la Tour-du-Pin.

Sa figure était ronde et assez douce ; aucun de ses traits n'indiquait trop fatalement des instincts de criminel... Mais les journaux illustrés publient constamment des portraits de bandits au visage amène...

Il portait une barbe courte, et ceci m'effraya. Il semblait qu'il ne se fût décidé que depuis très peu de temps à porter sa barbe, probablement pour changer sa physionomie. Pourtant, depuis l'avant-veille, cette barbe n'avait pas eu le temps de pousser... À moins que, sur cette barbe naissante, il n'eût mis pour le moment du crime, une fausse barbe plus longue et plus fournie... C'était, en somme, un bon moyen d'égarer la police... Mais il me sembla que je m'égarais moi-même un peu dans des subtilités.

Il lisait *le Temps* avec attention. *Le Temps*, cette feuille grave, n'est pas un journal pour les assassins... Cependant, en raison de sa documentation précise, n'est-il pas un *vade mecum* pour les bandits d'esprit sérieux qui veulent savoir exactement où en est l'enquête ? Il lisait la première page, l'article de fond, par désaveuement sans doute... Le journal avait été plié et replié... Il avait certainement lu les faits-divers.

Je m'étais accoté dans mon coin, et je faisais semblant de dormir. L'individu, un moment, se leva, le front contre la vitre, et se mit à regarder dans la nuit. Était-il grand ou de moyenne taille ? À quelle hauteur de la portière arrive un homme de taille moyenne ? J'aurais pu me lever négligemment pour faire la comparaison, mais il valait mieux feindre de dormir.

Je dormais les yeux ouverts. Quand il se retourna, son regard rencontra le mien et sembla le fuir.

Assis de nouveau sur la banquette, il avait repris la lecture de son journal. Par l'entrebâillement de mes paupières, j'examinai sa forte main velue, et, tout à coup, à un mouvement qu'il fit, je vis à l'intérieur de sa manchette des taches de sang... Je refermai, malgré moi, les yeux, de crainte qu'il pût voir mon émotion dans mon regard. Puis, surmontant cette émotion, je relevai les paupières et je feignis le plus grand calme.

Pour la seconde fois, il abandonna son journal et, comme je regardais de son côté, il me tendit la feuille dépliée. Je le remerciai d'un geste.

— Les journaux, dit-il, ne sont pas très intéressants en ce moment. Ces histoires coloniales, que personne ne comprend...

La conversation s'engageait. Je lui répondais des paroles vagues.

...Depuis quelques instants, j'avais vu que, d'une poche de son gilet passait le bouchon d'une petite fiole. Impossible de ne pas songer au chloroforme...

Le train faisait entendre dans la nuit sa chanson au rythme monotone. Nul coup de sifflet n'annonçait l'approche d'une gare tutélaire. Je regardai ma montre avec d'autant plus de désinvolture qu'elle était visiblement en acier oxydé. Une heure et demie encore avant d'atteindre Lyon... Mais, avant, on s'arrêterait à Valence. Le moment était dangereux. Évidemment, s'il avait de mauvaises intentions, il les mettrait à exécution à l'approche d'une gare, afin qu'il s'écoulât, le moins d'instants possible entre l'événement décisif et sa disparition.

Je n'avais absolument pour me protéger que la sonnette d'alarme. Mais je n'avais pas très grande confiance. Elle pouvait bien ne pas fonctionner.

Il ne se servirait pas du chloroforme ; il emploierait quelque moyen de destruction plus rapide. Il avait les deux mains dans ses poches. Il est évident que s'il se précipitait sur moi avec un revolver, je n'aurais rien à faire. Le bruit du train couvrirait celui du coup de feu. Il n'y avait personne dans les compartiments voisins.

Alors il me vint une idée, une idée ingénieuse de désespéré : je racontai à mon compagnon une histoire assez longue : j'avais laissé mon portefeuille à l'hôtel, j'étais monté dans le train sans billet. À Lyon, il faudrait acquitter le prix de ma place, attendre de recevoir de l'argent de Paris... Si j'avais rencontré quelqu'un, qui eût pu me prêter seulement cinquante francs...

La confession le laissa rêveur. Il resta quelques moments sans rien dire, puis, retirant la main de sa poche et mettant deux doigts dans son gilet, il en tira un billet de cinquante francs :

— Voulez-vous me permettre de vous prêter ceci ?

Jamais l'offre de deux louis et demi ne put tant réjouir un homme. Vous pensez bien que j'étais tout à fait rassuré et je me sentis en telle confiance que je fus sur le point de tout raconter : mes sottises terreuses et ma supercherie. Mais décidément, je n'osais pas. J'en serais quitte pour lui renvoyer les cinquante francs à l'adresse qu'il me donnerait. Mon Dieu, que j'avais été sot ! Le sang qu'il avait sur sa manchette ?... On s'écorche facilement avec un bouton de métal... Cependant le train, après un crachement sauvage, s'était arrêté dans la gare de Valence. Mon compagnon prit son chapeau et se prépara à descendre :

— Je vous suis bien reconnaissant, lui dis-je... Je ne vous ai pas demandé votre adresse ?...

— Grand-Hôtel, Aix-les-Bains... Morin...

Il était déjà sur le quai de la gare. C'est à ce moment que deux hommes se détachèrent de l'obscurité, s'approchèrent de lui et le prirent chacun par un bras, pendant qu'un gendarme le saisissait aux épaules. Les employés de la gare, les voyageurs arrivèrent de tous côtés et ces mots se propagèrent : c'est l'assassin du train de Grenoble !

Il n'avait fait aucune résistance et ne protestait point.

J'avais toujours dans mon gousset les cinquante francs de ce meurtrier. Je ne les ai pas gardés. Quand j'ai su où avait été écroué mon compagnon de voyage, je les ai envoyés sans retard au greffe de la prison.

*Le Compagnon de voyage*,  
nouvelle de Tristan Bernard (1866-1947),  
est un extrait du recueil *Le Taxi fantôme*  
paru aux éditions Flammarion,  
à Paris, en 1919.

ISBN : 978-2-89668-777-0

© Vertiges éditeur, 2019

- 0778 -

Dépôt légal - BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2021

**Lecturiels**

www.lecturiels.org